



ALORS QUE J'ATTENDAIS

ENTRETIEN AVEC OMAR ABUSAADA

Jusqu'en 2009, vous travailliez à Damas. Pourriez-vous nous parler de cette période qui a forgé votre vision du théâtre ?

Omar Abusaada : J'ai fait mes études en Syrie à un moment où l'on pensait qu'il allait y avoir un débat sur la démocratie, la liberté de parole. À la fin de mon cursus à l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas, j'ai monté une compagnie, Le Studio Théâtre, avec des élèves de la promotion 2001 et 2002. Comme nous nous inscrivions en rupture avec le théâtre conventionnel, nous avons travaillé, répété, essayé pendant deux ans jusqu'à créer un spectacle complet (dont j'ai signé la mise en scène et la dramaturgie) que nous voulions en adéquation avec l'esprit de notre génération. En 2004, nous avons donc présenté *Insomnie* qui, en y pensant, contient les éléments de mon théâtre à venir. La pièce raconte l'histoire d'une fille et d'un garçon qui se rencontrent un soir par hasard et se promènent ensemble jusqu'au matin, traversant différents lieux et croisant différents personnages qui n'ont jamais été en mesure de réaliser leurs rêves. Cela nous a valu d'être accusés de présenter une mauvaise image de la jeunesse syrienne ! À cette époque, j'ai compris la relation entre le public et la scène et j'ai découvert que le public ne se renouvelle pas. Je me suis mis à penser que le théâtre devrait s'ouvrir à une audience plus large, à différentes classes sociales. Je prends vraiment conscience que le théâtre peut avoir un rôle politique, une valeur de résistance. Il faut savoir qu'avant 2011, il n'y avait aucun moyen de dépasser la censure en Syrie. Une double censure : sur le texte et sa représentation. Les lignes rouges étaient nombreuses. On ne pouvait pas parler de politique, des dignitaires, de la corruption, de sexe, de religion... Je n'ai d'ailleurs jamais pu monter une pièce sans faire de modifications ou trouver des solutions alternatives pour la représenter. C'est dans ce contexte que la compagnie s'organise sur le modèle du Théâtre de l'Opprimé, imaginé par Augusto Boal, fondé sur la compréhension et la recherche de solutions à des problèmes sociaux. Pendant quatre ans, nous avons fonctionné comme une troupe itinérante, Le Théâtre interactif, nous déplaçant de village en village en jouant sur les places, en invitant le public à nous rejoindre sur scène. J'ai signé trois mises en scène, *Affiche* (2006),

Le Bâton de khôl et sa fiole (2007), ma première collaboration avec Mohammad Al Attar, et *Samah* (2008) une pièce créée avec des mineurs placés en maison de redressement. Comme nous refusions un quelconque soutien de l'État, très rapidement la compagnie n'a plus eu les moyens de travailler et s'est dissoute.

En 2011, après une pause de deux ans, votre théâtre prend un nouveau tournant.

Je recommence à travailler au moment de la révolution contre Bachar el-Assad. Meeting point, un festival international itinérant, m'invite à monter une pièce et je leur propose *Regardez les rues, voilà à quoi ressemble l'espoir* qui sera présentée à Beyrouth, Athènes, Bruxelles et Berlin. Une pièce totalement différente, en particulier au niveau textuel parce qu'écrite à partir de deux articles du *Guardian* sur le Printemps égyptien et d'un ensemble de textes postés sur les réseaux sociaux par des activistes syriens. L'année suivante, je crée *Est-ce que vous pouvez regarder la caméra ?* sur un texte que Mohammad al Attar a réalisé à partir d'entretiens avec des prisonniers politiques. Nous montons ensuite *Antigone la syrienne* avec des réfugiées syriennes et palestiniennes qui vivent dans le camp de Chatila à Beyrouth et qui racontent leurs histoires tout en commentant la tragédie de Sophocle. Des créations pour lesquelles j'ai travaillé avec des amateurs ou des professionnels, parfois en les faisant se rencontrer, mais que je n'ai pas montrées en Syrie pour des raisons de sécurité.

Pourquoi vivez-vous en Syrie ? Comment vos conditions de travail ont-elles évolué ?

Toute ma famille et mes amis vivent là-bas, alors j'ai décidé de ne pas en sortir. Avant 2011, je faisais partie d'un groupe d'artistes indépendants. Il était déjà difficile d'obtenir des lieux pour créer. Aujourd'hui, la guerre a complètement changé nos vies. Il devient difficile de se réunir pour travailler, il n'y a pas d'électricité, les moyens de transport sont quasi inexistantes. Et à cause de la nature des textes que je monte, je ne suis plus en sécurité. Une partie des gens avec qui je travaille ne peuvent plus revenir en Syrie où ils risquent à tout moment d'être arrêtés, interrogés et traduits en justice. Pour l'instant, je n'ai pas encore de problème, mais mon dramaturge, Mohammad al Attar, lui, est en exil. Je peux encore monter des pièces aujourd'hui car je suis soutenu par des producteurs extérieurs, mais aussi grâce au soutien des donateurs de l'AFAC, le Fonds arabe pour les arts et la culture.

Comment est née *Alors que j'attendais*, votre dernière création ?

Cela fait plus de deux ans que je travaille sur ce projet à partir de l'histoire d'un proche tombé dans le coma après avoir été battu. Il en est mort. Depuis ce moment, grâce à un ami médecin avec qui je me suis longuement entretenu sur le sujet, j'ai pu visiter différents hôpitaux syriens où j'ai enregistré des histoires de familles dont les proches sont dans le coma. Des récits qui ont servi à Mohammad al Attar pour écrire ce texte qui a ensuite évolué au fur et à mesure des répétitions avec les comédiens. Dans cette pièce, j'ai cherché à comprendre la relation qu'une personne plongée dans le coma peut entretenir avec son corps, mais aussi avec son imagination. J'ai voulu montrer comment une famille oriente sa pratique quotidienne pour s'occuper d'une personne dans le coma, tout en vivant au jour le jour dans une ville en guerre qui elle aussi change leurs habitudes. Je me suis également intéressé aux réactions intimes des proches face à cette épreuve car, pour ma part, je trouve encore plus difficile d'être confronté au coma qu'à la mort. On suit des personnages qui vont utiliser des moyens différents pour réveiller le jeune homme : certains parlent beaucoup, donnent des nouvelles de la famille, lui rappellent ce qu'il aimait, évoquent les grands changements de la vie en Syrie. On suit également le cheminement de personnages qui vont décider de partir en Europe ou faire le choix de rester en Syrie. *Alors que j'attendais* est aussi une manière de réinterroger nos rêves. En 2014, j'ai rencontré une femme dont le fils est dans le coma depuis 2010. Entre temps, deux de ses frères et sœurs ont été tués, une autre est en exil, son père est mort, ses amis sont partis ou à l'armée. Tous les jours, elle se demandait ce qu'elle allait bien pouvoir lui raconter de la situation s'il se réveillait. Alors, il y a cette idée assez simple dans la pièce : si en 2011, j'imaginais qu'en 2016 la démocratie était advenue, qu'on avait augmenté le niveau de vie, qu'il y avait plus de liberté dans nos vies... L'exact opposé de ce qui se passe aujourd'hui.

S'il y a coma, c'est qu'il y a encore de la vie, de l'espoir. Diriez-vous que la Syrie est également plongée dans le coma ?

Oui, le pays n'est ni vivant ni mort, mais la métaphore se situe à différents niveaux. De ce point de vue, ce que j'observe dans *Alors que j'attendais*, c'est que de jeunes actifs pendant la révolution sont maintenant absents ou subissent une situation sans ne plus pouvoir l'influencer. Cinq ans après le début de la révolution, *Alors que j'attendais* est l'occasion de faire un point sur la situation en Syrie, mais aussi sur ma pratique théâtrale. Quand la révolution a commencé, j'ai été enthousiasmé, présent dans les rues, actif à travers le théâtre. Mais cinq ans plus tard, mon présent n'a rien avoir avec celui que j'espérais. Je pense qu'il est important de comprendre pourquoi nous en sommes arrivés là alors que nos idéaux n'ont pas changé. Depuis que je travaille, je prône un théâtre politique dont les valeurs n'ont pas réussi à s'incarner alors même que c'était possible. Je suis moins naïf aujourd'hui. J'ai compris que le pouvoir en place n'est pas le seul obstacle à l'émergence d'une société nouvelle. Un des principaux problèmes est un défaut dans la construction initiale de la société syrienne et son système familial, systématiquement orienté vers le père et la religion. J'ai aussi pris conscience que la Syrie est prise dans une toile d'intérêts mondiaux qui diffèrent d'une région à l'autre et qui dépassent les intérêts locaux ou régionaux, ce qui est un problème. Aujourd'hui je me sens proche d'un ensemble de gens qui pensent qu'aucune justice sociale ne sera possible dans mon pays si on ne la recherche pas également au niveau mondial. La question du coma traduit aussi cette prise de conscience des changements. Quant à l'espoir, il a toujours été présent dans mes créations. L'espoir, c'est la vie, ses développements, ses avancées.

Propos recueillis par Francis Cossu
Traduits du syrien par Simon Dubois

	<p>6 AU 24 JUILLET 2016</p> <p>Tout le Festival sur festival-avignon.com</p> <p>f t i s #FDA16</p>	
--	---	--